

AVENIR DU SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE...

Rentrée calme. Les grandes centrales syndicales ajustent leurs revendications, et le défilé à l'Hôtel Matignon a déjà commencé. Il conservera son caractère symbolique et, après quelques grimaces, le ministère accordera juste ce qu'il était décidé à accorder, après quoi, les directions syndicales, avec une touchante unanimité, se féliciteront d'avoir arraché à Debré ce que, de toute manière, celui-ci était décidé à lâcher pour faire patienter les travailleurs. Les luttes ouvrières au cours de l'année se livreront sur des points de détail et leurs résultats, qui, çà et là, permettront de mordre le trait, n'influeront en rien sur la masse des salaires attribuée après le pas de danse traditionnel.

Intégrées ou pas (et cela dépend du contenu qu'on introduit dans ce terme), les grandes organisations syndicales continueront à faire de la figuration et jouer leur rôle de régulateur de l'économie de profit. Depuis des années, elles n'ont pas été autre chose que le frein d'un système auquel elles sont indispensables et qui paie les services rendus par une frayeur de circonstance devant leurs menaces qui les justifient devant les masses. C'est dans ce contexte qu'il nous faut situer le syndicalisme révolutionnaire si l'on ne veut pas qu'après bien d'autres cette formule ne devienne le décor d'un théâtre de marionnettes.

LE SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE

Né d'un accord entre les amis du blanquiste Griffuelhes et de l'anarchiste Pouget, contre le guesdisme et un réformisme dont l'origine remonte à Tolain et à la première *Chambre syndicale*, le syndicalisme révolutionnaire déborde les revendications, dans le cadre du système capitaliste, considérées comme accessoires, et réclame, pour les travailleurs, la suppression du salariat et la gestion de tout le secteur économique. Internationaliste et pacifisme il fut, par excellence, l'outil révolutionnaire de l'avant-garde ouvrière au début du siècle et il a fortement marqué le mouvement syndical dans ce pays. Il lui a construit une histoire et il l'a doté d'une mythologie, à laquelle le réformisme se réfère volontiers pour se donner bonne conscience et qui constitue un fond idéologique douillet à l'usage des travailleurs sentimentaux et idéalistes.

Éparpillé à travers les centrales syndicales, s'il est resté extrêmement vivace dans les mémoires, le syndicalisme révolutionnaire ne survit plus qu'autour de quelques bastions où il s'est solidement accroché et à travers l'action de militants isolés. Il n'existe plus de syndicalisme révolutionnaire de masse. Mais avons-nous jamais eu un syndicalisme révolutionnaire de masse? Il n'y a pour le prétendre que les naïfs ou cette mince poignée de braillards qui jouent le rôle de la mouche du coche autour du mouvement ouvrier sans jamais se mêler à ses luttes. Dans la C.G.T. d'avant la guerre de 1914, le syndicalisme révolutionnaire fut toujours minoritaire au sein des grandes fédérations comme d'ailleurs au sein du bureau confédéral et du secrétariat de l'organisation. On a coutume, lorsqu'on parle de cette époque, de jeter quelques noms d'anarchistes ou de syndicalistes révolutionnaires sans bien voir qu'ils ne se sont pas trouvés tous ensemble au bureau confédéral mais qu'ils s'y sont succédé, (minorité parmi des guesdistes et des réformistes). C'est vrai pour Delessalle, pour Pouget, pour Yvetot. Faut-il dire aussi que certains syndicalistes révolutionnaires de 1906, comme Griffuelhes par exemple, avaient bougrement évolué en 1911?

En vérité, le génie ou la chance du syndicalisme révolutionnaire fut d'inscrire ses méthodes de propagande dans un contexte économique et social explosif. Les salaires de famine, la longueur de la journée de travail, le chômage, l'absence d'une législation sociale garantissant un minimum vital poussaient les hommes vers le paroxysme. Le mérite du syndicalisme révolutionnaire fut justement de proposer des moyens de lutte qui coïncidaient avec l'état d'esprit des travailleurs de l'industrie réduits, pour survivre, aux révoltes farouches. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à proposer alors l'action directe. Toutes les organisations socialistes de l'époque, toutes les fractions syndicales appelaient alors les hommes à la lutte, physique, violente, directe contre le régime capitaliste. Ce qui fut l'origine du syndicalisme révolutionnaire fut de fixer à ces luttes un objectif immédiat: «*la suppression du salariat et la gestion de l'économie par les travailleurs*», alors que les autres organisations donnaient comme but à leur violence, des réformes dans le cadre du régime, la socialisation restant un but lointain qui nécessitait une période intermédiaire. C'est à travers cette confusion, quant aux buts, que le syndicalisme révolutionnaire s'identifia étroitement aux moyens de lutte

adoptés par une classe réduite au désespoir. C'est cette situation, à vrai dire paradoxale, qui, aujourd'hui, permet à quelques imbéciles, un numéro de voltige hebdomadaire sur l'histoire du mouvement ouvrier qui alterne avec leur numéro de servilité exécuté à l'occasion de l'enlèvement d'un évêque à Rome.

Cette situation, qui fut celle du syndicalisme révolutionnaire au début du siècle dernier n'existe plus aujourd'hui. Le réformisme syndical a substitué aux luttes sauvages, la négociation patiente; aux perspectives révolutionnaires, les réformes dans le cadre du système; à l'espoir dans le syndicalisme, l'espoir dans un gouvernement «*compréhensif*». Les directions syndicales défilent à Matignon. Ce qu'il reste du syndicalisme révolutionnaire doit aujourd'hui jeter un regard lucide sur la situation économique et sociale actuelle avant de déterminer ses méthodes de lutte.

TROIS ALTERNATIVES

Si le syndicalisme révolutionnaire a su conserver son objectif intact, il n'a pas réussi à se réintégrer dans le contexte économique et social actuel. Il ne s'identifie plus avec la réaction spontanée des masses tout au moins dans la société industrielle, il n'est plus en prise directe comme en 1905. Il recherche son second souffle et, de toute évidence, ce n'est pas en récitant des psaumes en l'honneur d'un passé arrangé pour la circonstance qu'il le retrouvera. Pourtant, et aux yeux-mêmes des travailleurs, le syndicalisme réformiste à aujourd'hui atteint l'extrême limite de ses possibilités, et sa politique contractuelle bute à la fois contre les exigences patronales, les impératifs de l'État et les structures d'un système économique qui ne veut plus, mais également ne peut plus, absorber de réformes et qui nécessite des transformations de structures réelles et profondes. Le réformisme ressent également cette évidence mais, matou châtré, il espère en un parti politique pour faire un enfant à une société usée jusqu'à la corde. On peut donc penser que pour le syndicalisme révolutionnaire, l'heure approche où il sortira de sa longue pénitence. Pour cela, trois alternatives lui sont proposées.

1- Tenir, conserver les noyaux partout où il a résisté, en créer partout où cela est possible, être présent dans les organisations syndicales existantes. C'est ce que font les minorités dans les centrales.

2- Résister à l'extérieur du mouvement syndical, animer des noyaux ouvriers qui ont conservé l'esprit révolutionnaire et qui sont disponibles, dégager de l'emprise des bureaucraties. C'est une expérience tentée chez Renault et dans quelques usines de la métallurgie dont tous les résultats ne sont pas négatifs.

3- Sortir des organisations syndicales existantes et créer des syndicats autonomes également animés de l'esprit révolutionnaire et susceptibles de constituer le noyau d'une confédération renouée. Mais il faut bien le constater, cette méthode fut expérimentée au moment de l'éclatement de la C.G.T. Des syndicats autonomes furent constitués dans la métallurgie, les postes, les fonctionnaires. Mais ces organisations dégénèrent rapidement. Il semble qu'une telle tactique nécessite pour réussir un regroupement intersyndical immédiat sous peine de sombrer dans le corporatisme et le syndicalisme de catégorie.

Les militants syndicalistes ont longuement débattu de ces alternances sans arriver à un terrain d'accord, mais, de toute façon, je ne pense pas que ce problème, à l'étape actuelle, soit essentiel. Mais il le deviendra à l'instant où la proposition syndicaliste révolutionnaire coïncidera avec l'aspiration des masses, même si ces masses ne sont pas toutes gagnées à l'idéologie qu'il contient... et alors l'action du syndicalisme révolutionnaire ne sera pas forcément une copie servile du passé et les structures qu'il proposera devront s'inspirer d'un milieu que l'évolution aura profondément transformé. Mais là comme autre part, ce qui reste inaliénable, c'est l'esprit, la proposition initiale du syndicalisme révolutionnaire, la suppression du salariat, la gestion ouvrière, l'abolition des classes.

Et pour maintenir vivantes ces valeurs, pour leur permettre de surnager dans le flot réformiste, il est capital que, quelle que soit l'alternative adoptée par les militants, ceux-ci se mêlent étroitement aux luttes des travailleurs, même si ces luttes aboutissent à des impasses, car c'est au cours de ces luttes, étroitement mêlé aux travailleurs, que le syndicalisme révolutionnaire a le plus de possibilités de montrer leur caractère nocif et de les opposer au réalisme révolutionnaire; c'est également au cours de ces luttes que le syndicalisme révolutionnaire aura l'occasion de se compter.

Car on parle beaucoup de luttes des classes en ce moment. Mais la formule n'est pas un exercice de style journalistique, elle se mène à l'usine, parmi les travailleurs. Mais la lutte des classes n'est pas seulement une formule commode pour se situer devant un appareil syndical. Elle a un contenu et ce contenu doit être proposé et défendu devant toutes les instances ouvrières aussi bien à la base de l'entreprise. Ce conte-

nu c'est la gestion ouvrière, c'est la suppression du salariat, c'est la lutte contre les hiérarchies de salaire, c'est le rejet de l'hypothèse politique dans l'économie socialiste.

Et c'est sur ces critères que les syndicalistes révolutionnaires se jugeront au cours des années à suivre. C'est là qu'est l'avenir de l'esprit syndicaliste révolutionnaire, même si cet esprit ne s'inscrit pas obligatoirement dans des schémas tout faits. On ne recommence jamais l'histoire. Mais l'esprit qui anime le refus d'accepter est éternel. Il suit à la trace l'oppression pour chaque fois se réincarner face aux structures nouvelles que cette oppression invente pour se continuer.

Maurice JOYEUX.
